Les confessions d'un travesti

Anonyme

VISIT...

LANZAROTE Caliente.com

LES CONFESSIONS D'UN TRAVESTI



ALLIA

LES CONFESSIONS D'UN TRAVESTI





JE suis âgé de quarante-trois ans, marié et père de famille et si je me suis décidé à écrire ces souvenirs, c'est que j'ai découvert, alors que je croyais que j'étais un “phénomène”, que je suis atteint d'un “vice” qui, sans être banal, n'est pas tellement rare.

J'ai la passion du travestissement, c'est-à-dire que j'éprouve le besoin violent de revêtir, de temps à autre, des vêtements féminins, et surtout de la lingerie féminine.

Je me hâte d'ajouter que je ne suis pas un homosexuel. Je ne méprise pas, comme certains, ces gens-là. Sans partager leurs goûts, je les comprends et les excuse, mais ils me sont totalement indifférents. Je suis, au contraire, un admirateur du beau sexe, mais du beau sexe bien habillé.

Quand je remarque et admire une élégante à la rue, ce sont avant tout ses vêtements que j'admire, ses “dessous” que je me représente, et que je voudrais bien posséder pour m'en revêtir.

Je n'ai pas toujours été passionné, comme maintenant, par le vêtement féminin tout entier. Pendant très longtemps, jusqu'à mon mariage, c'est uniquement la culotte féminine qui me fascinait. Peut-être est-ce que l'occasion ne s'était pas présentée pour moi de revêtir l'ensemble de la toilette d'une femme, mais que ce désir couvait en moi et ne demandait qu'à s'extérioriser ?

Au plus loin que je remonte, je me revois vers l'âge de sept ou huit ans, ce devait être vers 1919-1920, debout, dans le lit maternel, enfilant maladroitement une culotte à ma mère sous son regard amusé. De ce temps-là j'ai aussi un autre souvenir très vif : pour me tenir les pieds chauds, ma mère me glissait le soir dans mon petit lit une brique chaude enveloppée d'un linge. Or j'avais découvert que le “linge” était une vieille culotte à elle, en jersey de coton, avec élastiques aux jambes, telle qu'on en faisait à cette époque !... et avec un beau nœud “papillon” sur le côté ! Aussi, inutile de dire qu'au bout d'un quart d'heure je l'avais déroulée d'autour de la brique, et que je m'étais fourré dedans délicieusement jusqu'au lendemain !

Je me souviens aussi d'une autre culotte sur laquelle j'avais jeté mon dévolu. Perdant toute mesure, je me l'étais appropriée et je l'avais cachée parmi mes jouets, ne réfléchissant pas que ma mère la chercherait !

Ce qui devait arriver arriva : un soir que ma mère me bordait, et que j'avais mis la fameuse culotte un peu trop tôt, elle sentit sous ses doigts un tissu inusité. Rouge de honte, j'aurais voulu disparaître et je l'entends encore s'écrier : “Ma culotte que je cherchais partout ! Veux-tu m'enlever ça bien vite !” Puis elle partit retrouver mon père dans une autre pièce, l'instrument du “crime” à la main et je l'entendis lui dire : “Il sera exactement comme son oncle Georges…” Je ne puis pas

en entendre davantage.

Naturellement, jamais je n'osai reparler de cette aventure, ni me renseigner au sujet de l'oncle Georges ! Ce n'est que tout récemment, depuis sa mort, que ma mère, parlant de lui un jour, me dit :

"Tu sais, c'était un drôle de 'coco'. Il était un peu détraqué : il s'habillait en femme chez lui !"

Dire qu'il a fallu que j'atteigne quarante ans et que le cher oncle soit mort pour apprendre cela ! Dommage…

Depuis que j'avais été pris au lit en flagrant délit, je crois que je dus arrêter, tout au moins devant ma mère, de mettre ses culottes.

Toutefois je dus faire de timides essais de récidive, car je me souviens d'un jour où elle avait voulu me récompenser et me demanda ce qui me ferait plaisir, j'avais osé lui dire : "Me fourrer dans ta culotte !" ce qui m'avait valu cette réplique : "Tu n'es pas un peu malade ! Non ?" clôturant ainsi ce premier chapitre d'une grande passion. En tout cas, contrairement à ce qu'on pourrait croire, cela montrerait que je n'ai pas été encouragé par la suite à entretenir mon vice. Que pouvais-je éprouver à cet âge à revêtir ainsi ce sous-vêtement féminin ? Je ne puis pas me souvenir formellement si cela ne me mettait pas en érection, mais je crois que si. C'est peut-être voyant cela, que ma mère, sagement, s'y était vite opposée.

Entre cette première partie de ma jeunesse et l'âge de douze, treize ans, je ne me souviens pas du tout de mon comportement. Mais à partir de cet âge-là, j'entrai, si je puis dire, dans une période plus "active".

Je passais, à l'époque, mes vacances au bord de la mer, invité par une tante qui avait une fille de dix-sept ans quand j'en avais douze. Cette jolie cousine était très coquette et c'est avec ravissement que je voyais ses fines lingeries sécher dans le jardin, ou sur une chaise, dans la chambre où je couchais, en attente de repassage. Quelle tentation ! Un saint n'y aurait pas résisté ! Par bonheur, je couchais seul dans la chambre, aussi le soir venu j'enfilais avec extase les unes après les autres les soyeuses culottes ! Je me regardais ainsi dans la glace de l'armoire et je ne me décidais pas à m'en séparer ! Par prudence, je ne me risquais pas à coucher avec, m'étant aperçu à mon étonnement naïf, que je les tachais.

Chose bizarre, dans tout le fouillis de "dessous" à ma disposition – si je peux dire – jamais l'idée ne me vint d'essayer une combinaison, ou des bas, ni autre sous-vêtement. Je n'avais d'yeux que pour les culottes. Sans être ce qu'elles sont maintenant, elles étaient déjà plus coquettes et plus réduites en dimensions que les culottes maternelles !

Cet été de ma treizième année, un fait divers local se produisit dans la petite station balnéaire et me fit une profonde impression.

Au sortir d'un bal, des dangereux farceurs assaillirent un soir une

jeune fille dans une avenue déserte et, pour faire une “bonne blague”, lui relevant la jupe et dessous, lui appliquèrent par-dessus sa culotte une pompe à bicyclette et se mirent à pomper vigoureusement ! N'obtenant pas le résultat qu'ils cherchaient, la frêle culotte les gênant, ils l'arrachèrent, lui introduisirent directement entre les fesses la pompe à vélo et commencèrent à “gonfler” la malheureuse malgré ses cris et sa résistance. Elle ne dut son salut qu'à l'arrivée d'un passant qui mit les odieux individus en fuite, mais dut être transportée en clinique à la suite de cette stupide plaisanterie.

Cet attentat fit du bruit dans la petite station et, naturellement, fut sévèrement commenté, et me fit une profonde impression. Je pensais à ma blonde et jolie cousine, si pareille mésaventure lui était advenue. Je m'imaginai sa robe légère relevée, et sa jolie petite culotte sur laquelle la pompe aurait été appliquée, et je m'imaginai son petit ventre qui s'enflait, s'enflait démesurément, s'arrondissait comme un ballon ! À cette idée, je me sentis bizarrement tourmenté et l'évocation de ce tableau me mit immédiatement en érection !

Je sentais confusément que de mettre les culottes de femme me mettait dans un état particulier, mais que ce ne devait pas s'arrêter là !

Un soir que toute la maisonnée était partie au bal, à l'exception de la grand-mère qui restait avec moi, je voulus tenter une expérience.

Je montai dans la chambre une pompe d'auto, à plateau, je me déshabillai le cœur battant, et je choisis une adorable petite culotte en satin rose, ornée d'une exquise petite dentelle, et à ceinture boutonnant sur les côtés. J'éprouvai un plaisir sans mélange à boutonner le petit pantalon, à me regarder ainsi devant l'armoire à glace à m'accroupir, lever les jambes, m'admirer sous toutes les coutures ! Dans l'état où je me trouvais, il en fallut évidemment bien peu pour atteindre l'acte final ! Après m'être bien contenté à me regarder vêtu de la jolie culotte, je m'accroupis sur le plateau de la pompe, et m'appuyant sur le fondement, à travers le fin tissu, le tuyau de caoutchouc, de l'autre main j'actionnai la pompe ! Je sentis avec un peu d'inquiétude l'air me pénétrer dans le ventre, mais je n'eus guère le temps de réaliser ce qui m'arrivait ! Dès les premiers coups de piston, je fus saisi de secousses délicieuses cependant que quelque chose de chaud s'échappait de mon corps et se répandait dans la jolie culotte.

Affolé je cherchai à écarter le pauvre petit pantalon, mais c'était peine perdue, je n'arrivai pas à déboutonner la ceinture ! Quand je fus calmé je constatai avec effroi que j'avais souillé lamentablement la culotte et qu'il n'était plus question de la remettre à sa place ! Par contre je venais de comprendre enfin de quoi parlaient mes camarades de classe avec des petits airs entendus.

Dès le lendemain, ma résolution fut prise. Je détruisis la culotte, la

déchirant en morceaux que j'allai enfouir dans une douve à deux kilomètres de la maison. J'espérais bien ne pas être soupçonné de cette disparition, de nombreux jeunes gens fréquentant la villa. Et qui plus est je n'entendis jamais ma cousine faire une allusion quelconque à ce sujet.

Avec la fin des vacances je rentrai à la maison paternelle, me promettant bien de renouveler mon expérience avec une vieille culotte à ma mère.

Celle-ci, qui avait à l'époque autour de trente-sept ans, sans être particulièrement coquette, s'habillait avec recherche et était assez raffinée de ses lingeries. Sans posséder toutefois les froufroutants dessous de ma cousine, elle avait suivi la mode et mis au rebut ses vieilles culottes à jambes, et à ceinture boutonnante. Elle s'était confectionné d'agréables culottes en fin linon (on ne portait pas de nylon à l'époque !) à jambes courtes, les unes serrées à la taille par un élastique, et une ou deux autres à ceinture platine, avec un bouton de chaque côté. Elle semblait beaucoup tenir à ce mode d'attache.

Cette fois-ci, il ne fallait pas faire de bêtises, et songer à subtiliser une culotte qu'elle aurait cherchée partout ensuite ! Je songeai plus simplement à récupérer une des vieilles culottes à jambes, et, faute de mieux, à m'en contenter ! Mais où avait-elle bien pu les remiser ? Dès qu'elle sortait et que je restais seul à la maison, je cherchais avidement dans tous les placards à linge une des précieuses culottes !

Ma persévérance finit un jour par être récompensée. En fouillant à tâtons dans un buffet, je sentis sous mes doigts une ceinture avec une boutonnière… J'attirai le tout à moi et à ma grande joie je constatai qu'il y avait là quatre à cinq culottes groupées ensemble et nouées dans un linge ! Avidement j'en choisis une et je rangeai les autres dans l'angle le plus profond du buffet, bien persuadé que j'aurai à y revenir.

À cette époque je faisais de la photographie en amateur et je développais moi-même mes photos. J'avais un petit local bien à moi pour traiter mes plaques et mes papiers, où personne ne venait fouiller. Ce me fut donc facile de cacher mon “trésor” en toute sécurité, et, quand je m'enfermai dans mon “laboratoire” vite je quittai mon pantalon et j'enfilai à la place la culotte chérie ! Après ma première expérience, je m'étais vite rendu compte que je n'avais pas besoin de me “gonfler” pour arriver au spasme ! Dès que la culotte fut enfilée, j'entrai en érection et une simple caresse m'amena au stade désiré !

Seulement, comme toujours depuis, d'ailleurs, une fois soulagé, je n'avais plus aucun goût à garder la culotte et je cherchais vite à la quitter et à me rhabiller. De mettre ainsi le pantalon de dentelles ne me suffisait pas : j'aimais beaucoup me voir avec, dans la glace de l'armoire, dès que j'étais seul à la maison. Je m'accroupissais avec, ou,

assis par terre je levais les jambes ou je prenais différentes poses, jambes repliées, ou écartées. Quelquefois je faisais semblant de me gonfler et je jouissais cérébralement à me voir ainsi dans la glace, le tuyau de la pompe appliqué sur l'anus ! Lorsque j'en arrivais là, l'éjaculation suivait très vite !

Bien que, comme je l'ai déjà dit, je me défende d'être un homosexuel, j'ai toujours été impressionné par tout ce qui touchait au fondement.



Je me souviens qu'en classe un professeur d'histoire nous avait parlé

d'atrocités commises par des Turcs envers des Serbes, hommes et femmes, empalés, à travers leurs vêtements. Cela m'avait profondément frappé, mais je crois que si les mêmes victimes avaient été suppliciées nues, l'impression aurait été beaucoup moins violente. C'est donc, chez moi, une question de vêtements qui prime avant tout.

Mes exhibitions devant la glace m'excitaient beaucoup, mais étaient trop vite passées à mon gré, aussi, un beau jour il me vint une idée… lumineuse ! La chambre de mes parents, où je me mirais devant l'armoire, était très éclairée et je pensai à me photographier devant la glace, nu jusqu'à la ceinture et revêtu de la douce culotte ! C'est ce que je fis sans tarder, et pendant de nombreux mois je m'excitai à tout moment à regarder une petite photo d'amateur où l'on me voyait uniquement revêtu d'une culotte de femme, à l'ancienne mode, posant très sérieusement, le déclencheur de l'appareil à la main, et l'appareil à côté de moi, vissé sur son trépied.

Parallèlement à mon vice proprement dit, il existe certainement en moi des instincts de narcissisme et de masochisme : narcissisme par le plaisir que j'éprouve à me voir revêtu de lingerie féminine, masochisme par celui que je ressens à rechercher non pas la douleur, mais tout au moins des sensations désagréables tout en satisfaisant ma passion.

Ainsi, comme on peut s'en douter, à force de me "soulager" dans la même culotte je l'avais souillée lamentablement et je décidai de la laver. La nettoyer ne fut rien, mais où les difficultés commencèrent, ce fut pour la faire sécher ! Je ne pouvais pas l'étendre à la maison ni au grenier. En fin de compte je la pliai toute humide et la ramassai ainsi dans une de mes boîtes.

Naturellement, ce n'est pas de cette façon qu'elle pouvait sécher, et quand je m'enfermai quelques jours après dans mon domaine, la culotte était aussi humide et prenait une désagréable odeur de moisi ! Cela ne me rebuta pas et je n'hésitai pas à me fourrer dedans, jouissant perversement de sentir le linge mouillé sur ma peau ! J'ai refait d'ailleurs bien plus tard cette expérience avec une culotte à ma femme. Comme on le verra plus loin ma femme était au courant de ma passion et, bien qu'elle s'en amusât, au début, elle me reprochait de mettre les culottes dont elle se servait, sous le prétexte, d'ailleurs réel, que je les tachais et les déformais. Un jour elle fit l'acquisition d'une exquise petite parure en rayonne imprimée de bouquets "Pompadour". La petite culotte était très excitante, avec ses petits bouquets et une ceinture qui boutonnait sur les côtés, mais qui était munie d'un caoutchouc sur l'arrière pour donner de l'ampleur. Chaque fois que ma femme changeait de linge, et que je croyais pouvoir mettre le petit pantalon, elle le mettait aussitôt à tremper pour le laver et le repasser.

Je sentais bien qu'il y avait là un calcul de sa part, aussi, désespéré

d'arriver à mes fins, un jour je n'y tins plus et, en son absence, je mis la petite “Pompadour” toute trempée, sur moi !

C'était pourtant en hiver, mais je ne sentais pas le froid, tout à ma jouissance d'avoir enfin sur moi la fameuse culotte ! Mais une chose se produisit que je n'attendais pas : je fus tellement excité par le soyeux petit “chiffon” que j'avais tant convoité, que spontanément, sans la moindre érection, et sans que j'eusse pu prévoir quoi que ce soit… “tout” partit une fois de plus dans la pauvre petite culotte. Je n'eus que la ressource de la débarrasser en vitesse de ce que… j'avais laissé dedans, et de la remettre à tremper.

Je reviens maintenant à mon adolescence.

Quand je vis que la culotte que j'avais lavée n'arriverait pas à sécher, je l'emportai avec moi et la jetai dans un égout après l'avoir déchirée. J'en fus quitte pour fouiller à nouveau dans le buffet et soutirer un autre pantalon brodé ! Puis, m'étant fatigué de celui-là j'en pris un troisième… et je terminai le lot !

Heureusement que ma mère les avait abandonnées, car j'en aurais certainement entendu parler ! Je lâchai cependant quelques réflexions qui me firent douter par la réponse qui suivit que ma mère n'était peut-être pas dupe.

Un jour je la voyais chercher dans le fameux buffet, je lui dis en riant : “Il y en a des guenilles là-dedans que tu devrais bien fiche en l'air.” Ce qui m'attira cette réponse d'un air entendu : “Tout ce qu'il y a là-dedans me sert tu entends bien : TOUT ME SERT !…”

Je restai penaud et n'insistai pas…

J'ai dit que les culottes que j'avais dénichées étaient à l'ancienne mode avec des jambes allant presque jusqu'aux genoux. J'éprouvai un certain plaisir à remonter ces jambes et les maintenir par un élastique, de façon à les faire “bouffer” autour de mes cuisses.

Comme j'avais épuisé tout le lot des culottes du buffet, je fus obligé de fureter dans d'autres meubles et j'eus la chance d'en retrouver une en jersey de coton, du même genre que celle que j'avais cachée étant tout enfant. Cependant, comme je craignais la méfiance de ma mère, je décidai de ne pas la garder à la maison et de l'emporter à l'école, dans un pupitre qui fermait à clef. Je la cachai parmi mes livres et mes cahiers, et de temps en temps je la ramenai le soir à la maison, et dans mon lit en toute quiétude, je jouissais de sentir le doux tissu sur moi.

Par la suite, je réussis encore à dénicher deux culottes mises au rebut ! Ce fut la fin ou presque, de ce que je pourrais appeler la première partie…

Avec l'avant-dernière culotte que “j'adoptai”, je fus pris de l'envie de la porter constamment sur moi ! Justement je m'apprêtais à partir de nouveau en vacances et j'allais avoir plus de liberté !

Je glissai donc la culotte avec mon matériel de photo et me voilà à

nouveau parti avec la tante et les cousines. Dès le lendemain de notre arrivée, je voulus mettre la culotte en guise de caleçon, sous mon pantalon court, mais, horreur ! chose à laquelle je n'avais pas pensé : la dentelle de la culotte débordait des jambes de mon pantalon ! Je ne me tracassai pas pour si peu et, armé de ciseaux, je les coupai le plus haut que je pus, l'essentiel étant, pour moi, de me sentir dans une culotte de femme. Mais cette opération ne suffit pas. Je m'en aperçus le lendemain, alors que j'étais assis sur les marches du perron, jambes repliées, la plus jeune de mes cousines, qui me faisait face, me dit soudain : "Qu'est-ce que c'est que cette guenille que l'on voit dans ta jambe de culotte ?" Je rougis violemment et je racontai je ne sais plus quelle histoire de caleçon déchiré ! Mais la leçon était comprise, et j'en conclus que, en toute sécurité je ne pouvais guère continuer. J'ai dit que c'était là l'avant-dernière culotte que je soustrayais à ma mère. Je vais expliquer maintenant le sort que je fis à la dernière que j'"empruntai".

Un jour que j'étais à travailler à la maison, ma mère passait en revue le linge à raccommoder, avec sa "travailleuse" à côté d'elle. Par acquit de conscience je la regardais de temps à autre, dans l'espoir de découvrir "quelque chose" qui m'intéresserait. Je la vis tout à coup sortir du paquet à raccommoder une culotte que je n'avais pas encore remarquée et qui me sembla d'un tissu extrêmement fin, avec une jolie dentelle à chaque jambe, mais toujours à l'ancienne mode, quoique les jambes fussent plus courtes. Je la vis examiner le froufroutant vêtement, hésiter, puis la mettre dans la travailleuse, en instance de réparations. Comme la travailleuse restait dans ma chambre, je me promis du bon temps pour le soir même ! Le soir venu, une fois seul, au moment de me mettre au lit, j'enfilai avec ivresse la soyeuse culotte, et je me caressai avec, arrivant bien vite à mes fins, tout en faisant bien attention à ne pas la tacher.

Plusieurs semaines, il en fut ainsi jusqu'au jour, où, en pleine passion, je cherchai à m'enfoncer le doigt dans l'anus, à travers le fin tissu ! Quand je repris mes sens, je constatai que de ce côté-là, du moins, j'avais fait du beau travail ! En me l'enfonçant dans l'anus, j'avais souillé la jolie culotte, et il n'était pas question de la remettre ainsi à sa place. Je la nettoyai localement le mieux que je pus, mais ce qui m'ennuyait le plus, c'est que l'endroit que j'avais nettoyé restait humide ! Je la remisai donc au plus profond de la travailleuse, et j'attendis les événements. À ma grande surprise, je n'entendis parler de rien, et un beau jour, je ne retrouvai plus la culotte où je l'avais laissée. Renonçant à l'utiliser, ma mère l'avait, celle-là aussi, remisée avec les laissés-pour-compte ! Quand je la retrouvai dans le fameux buffet aux rebuts, je fus fou de joie et je l'en tirai aussitôt. Pendant plusieurs semaines, je jouis consciencieusement avec, sans prendre

aucune précaution, de telle sorte qu'elle était devenue peu présentable et souillée innommablement !

Un beau jour, j'en eus assez et, pris d'une rage subite, je décidai de m'en débarrasser après avoir joui une dernière fois avec, et l'avoir totalement souillée ! Je l'emportai avec moi aux W.-C. dont le siège était un caisson et, ayant revêtu complètement la culotte, je m'accroupis sur le siège et je commençai à me soulager… dans le fond de la culotte, tout en m'astiquant furieusement par-devant ! J'éprouvai une jouissance perverse à sentir le “boudin” alourdir le fond du pantalon pendant que mon sperme s'échappait et l'engluait par-devant. Quand je fus assouvi, je restai comme un imbécile devant le pauvre vêtement ainsi traité et je jetai le tout dans la cuvette !

Après cette séance, je fus un moment à me passer de culottes. Je me souviens qu'à ce moment-là je commençai à lorgner les élégantes à la rue, et à m'intéresser à la mode féminine. J'avais aussi beaucoup de plaisir à feuilleter les journaux de mode et je m'intéressais plus particulièrement aux pages de lingerie. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, je n'étais pas attiré par les journaux pornographiques, que faisaient circuler les petits copains. Les “nus” ne m'intéressaient pas. Ah ! s'il y avait eu des photos de jolies femmes en culottes !

Pour la première fois je commençais à rêver de jolies femmes portant d'affriolants dessous que je découvrais lentement. (Prélude au strip-tease !)

Un soir, je faisais mes devoirs dans la cuisine, mes parents étaient couchés et, laissant pour un moment algèbre et géométrie, je me mis à dessiner une jolie femme en combinaison, reproduite sur un journal de mode. Au fur et à mesure que mon dessin avançait, l'excitation avançait aussi ! Enfin je n'y tins plus, et pris d'une idée folle je me rendis dans la chambre de mes parents, j'ouvris sans bruit la porte de l'armoire, et, tout en faisant semblant de prendre un mouchoir, je pris aussi une jolie culotte à ma mère, bien fraîche et bien repassée ! Je revins à la cuisine, j'ôtai mon pantalon, je mis la douce culotte et ne me sentis plus de joie ! Mieux : voyant une paire de bas de soie à sécher sur une corde, pour la première fois, je fus saisi de l'envie de les mettre. Oh ! la délicieuse sensation de la soie sur les cuisses. De plus, entre la dentelle de la culotte et le haut des bas, je voyais un coin de ma propre chair, qui m'excitait follement ! Naturellement j'arrivai vite à ce que je voulais et je n'eus que le temps d'interposer mon mouchoir entre ma verge et la culotte ! En ont-ils vu les pauvres mouchoirs ! Quand j'y repense, il me semble impossible que ma mère ne se soit aperçue de rien ! Le plus difficile, ensuite, fut de remettre la culotte en place… et dans ses plis ! Car dans mon transport, je l'avais un peu “fatiguée” ! Je venais de découvrir que d'autres parties du vêtement féminin m'excitaient également. Pourtant, ce ne fut que bien plus tard,

que pour la première fois je songeai à m'habiller en femme, de la tête aux pieds. Entre-temps, je me cantonnai dans l'essayage des culottes successives que ma mère se confectionnait, mais je ne m'en appropriai plus. Deux ou trois fois, je m'enhardis à revêtir une chemise assortie à la culotte, et aussi des bas, et cela m'excitait beaucoup. Enfin je sortis de l'école vers seize ans et demi et je commençai à travailler.

Le lieu de mon travail me faisait passer par le centre de la ville, je me complus à admirer les élégantes sous leurs toilettes claires et minces, les jambes finement gainées de soie. Je les suivais pour avoir le plaisir de deviner au travers des étoffes légères le dessin des petites culottes qu'elles portaient dessous et que j'aurais bien voulu posséder ! J'admirais aussi les jupes larges et plissées qui parfois s'envolaient au vent offrant aux regards le rapide aperçu d'une combinaison rose. Je m'intéressais de plus en plus à l'ensemble du vêtement féminin, et… aussi à la femme ! Je n'étais pas très très avancé pour mon âge sur les choses sexuelles et je ne recherchais pas les conversations de ce genre. Par contre, je rêvais souvent d'une jolie fille que j'aurais serrée tout contre moi, nos deux poitrines nues et tous deux revêtus d'une soyeuse culotte féminine ! Et naturellement, cela m'excitait fort. Un peu avant ma sortie de l'école, en feuilletant un dictionnaire, j'étais tombé par hasard sur le nom du chevalier d'Éon “qui vécut habillé en femme”. Cela me frappa et je pensai avec envie à cet homme qui put ainsi passer sa vie revêtu de froufroutants atours et sans être jugé ridicule. Je me consacrai, dès lors, à rechercher tout ce que je pus ayant trait au Chevalier ! Dans le même temps je lus dans la presse un fait divers consacré à un homme qui, ne se consolant pas de la mort de sa femme, s'était pendu après avoir revêtu les vêtements de la disparue. J'avais lu aussi auparavant l'histoire d'un déserteur qui pour échapper à son devoir, vivait depuis sous un faux nom, totalement habillé en femme, et qui, par lassitude, avait fini par se rendre aux autorités. Ma mère m'avait même ajouté à ce sujet : “Tu vois, malgré lui, il a préféré reprendre ses vêtements d'homme.”

Toutes ces petites histoires m'impressionnaient, et, en tout cas, me laissaient le même amour pour les culottes. Je me souviens fort bien que je me questionnais moi-même pour savoir jusqu'à quel point j'étais mordu. À cette époque, ma grande passion était la radio, et ma grande distraction était de monter des petits postes simples, aidé en cela par un cousin, marchand d'articles de t.s.f. Je me disais : “Si on te mettait au choix, de ne plus jamais t'occuper de radio ou de ne plus jamais mettre de culottes de femmes, que choisirais-tu ?” Et je dois avouer que je sacrifiais la radio sans hésiter !

En me rendant journellement à mon travail, je lorgnais aussi les magasins et les étalages de lingerie pour dames. J'avais bien remarqué un magasin de luxe où parmi des soieries et des fourrures, trônaient

une délicieuse culotte de soie ornée d'une splendide dentelle ocre, et une chemise et une combinaison assorties mais le prix n'y était pas et je n'aurais jamais osé entrer dans ce magasin, mes dix-sept ans et ma mise simple m'en empêchant ! Pourtant l'envie me prenait de posséder de la lingerie bien à moi, les affaires maternelles me laissant petit à petit indifférent, et, je dois l'avouer, commençant presque à me répugner.

Un grand magasin de la ville vint à faire une vente massive de lingerie féminine. Je lorgnai particulièrement un ensemble, chemise et culotte, en cotonnade rose pour le prix de 29 fr. 90 ! Nous étions en 1929 ! Tout de suite j'eus l'envie irrésistible de l'acheter. Ce qui m'ennuyait c'était d'avoir à m'adresser à une vendeuse et à lui demander. Croyant contourner la difficulté, j'écrivis sur un papier ce que je voulais, et, m'enhardissant, j'entrai dans le magasin, plein de monde et m'adressant à la première vendeuse que je vis je lui tendis mon papier. Comme par hasard ce n'était pas son rayon, et elle s'adressa en criant à une collègue : “Geneviève, une culotte de dame, pour Monsieur, et une chemise assortie à 29 fr. 90 !” Plusieurs clientes se détournèrent et me regardèrent, assez surprises, mais, cramoisi de honte, je ne vis rien et je me sauvai mon paquet sous le bras ! C'était la première culotte que j'achetai ; elle devait être suivie de beaucoup d'autres, et de bien d'autres choses, comme on le verra plus tard !

Pressé de contempler et même d'essayer mon acquisition, je sautai sur mon vélo et je me dirigeai vers le domicile de ma grand-mère que je voyais une fois par semaine. Cette brave femme logeait chez sa fille, qui n'était autre que la bonne tante qui nous emmenait à la mer l'été, autrement dit la mère de la jolie cousine aux dessous troublants. J'étais assuré de trouver la grand-mère seule, à cette heure, la cousine (et son mari) étant en voyage, et la tante n'ayant pas encore quitté son commerce. Après les effusions habituelles, je prétextai un violent mal de ventre, et je m'éclipsai aux W.-C. Là, tirant de sous mon veston le petit paquet, j'enlevai vite mon pantalon et j'entrai dans la culotte. Je fus nettement déçu, d'abord parce qu'elle était trop étroite pour moi, et ensuite parce que le contact n'était pas le contact soyeux dont je rêvais, ce qui n'empêcha pas, puisque c'était une culotte de femme, de me soulager avec ! Revenu à moi, je contemplai avec dégoût le tissu rose gluant, et la chemise que je n'avais plus envie de mettre et encore moins de ramener à la maison. Aussi, sans réfléchir, je fis une boule de l'ensemble et la jetai aux cabinets. Ce que je n'avais pas prévu, c'est que le tout resta coincé dans le tuyau et que je ne pouvais ni pousser ni retirer ! L'affolement me prit, d'autant plus que ma grand-mère me demandait si je n'étais pas malade, devant le temps qui s'écoulait ! Je sortis du réduit et mes yeux tombèrent sur une canne basque, une nakilo, accrochée à un vestiaire. Vite je m'en emparai, et rentrant au

petit coin, j'enfonçai tant que je pus les pauvres guenilles jusqu'à ce qu'elles échappent le tuyau. Le plus curieux de l'histoire, c'est que l'émotion m'avait secoué et que le vrai mal de ventre me prenait ! Je rentrai à la maison, furieux contre moi-même, regrettant ma dépense inutile et, du moins, je le croyais, débarrassé de mon vice.

Le fait est qu'à partir de ce moment, je fus, pour un temps, moins tenté par les culottes. Il faut dire que je commençais à “sortir” avec des camarades et que les femmes commençaient à occuper mon esprit.

Comme pour la plupart des jeunes gens à cette époque, toute bordée se terminait aux bordels (il y en avait une quinzaine tant sur le port, que dans la ville !). Notre présence ne s'arrêtait d'ailleurs qu'à la contemplation (?) des nudités exposées devant nous, devant les bocks traditionnels. Toutefois, un soir, je ne sais pourquoi, le gros de la troupe décida de “monter” et tout le monde suivit. J'avais, pour mon compte, choisi une jeune beauté blonde dont les fesses débordaient largement la petite culotte de satin blanc, et c'était surtout la culotte que je regardais ! Une fois au “pied du mur”, je fus naturellement lamentable, écœuré de cette chair qui s'offrait à moi. Par plaisanterie, et espérant retrouver ainsi ma vigueur, je voulus enfiler la culotte que la fille avait ôtée, mais elle se rebiffa aussitôt, me traitant de “fada”, d'impuissant… et je n'osai pas insister et tout penaud, je me rhabillai. Inutile de décrire mon succès, fortement commenté par la garce, mais fort heureusement, il ne lui vint pas à l'idée de parler de la culotte !

Par la suite, j'eus des expériences plus heureuses. J'étais tombé sur une bonne fille à qui je parlai d'abord prudemment de mon goût pour les culottes. “Mais il fallait le dire, mon chou !” me dit-elle. “Je mettrai une culotte, et tu me b… avec !” Mis ainsi en confiance, je redevins sûr de moi, d'autant plus qu'elle se prêtait à toutes mes fantaisies dans ce genre, s'amusant très fort de me voir entrer en érection dès que j'enfilai son pantalon. Toi, alors, tu m'amuses, me disait-elle ! J'en ai vu de toutes sortes, mais pas encore comme toi ! Et elle se mettait à me décrire tous les maniaques et les vicieux que sa “situation” lui avait fait connaître. Cela me consolait un peu de constater que je n'étais pas le seul à avoir des idées saugrenues !

Mais mes camarades ignorèrent toujours ma passion. Peu de temps avant de partir au régiment, je fis la connaissance au bal d'une gentille brunette (aujourd'hui ma femme) et je revins à des idées plus saines de l'amour. Matin et soir ensemble, nous faisions des projets d'avenir, mais je ne lui parlai naturellement pas de ma passion. Elle aurait tout le temps de l'apprendre par la suite !

Je passai les trois premiers mois de mon service militaire dans l'aviation, en caserne, comme tout le monde, puis je fus affecté comme garde-hangar, en piste, avec toute la liberté que cela comportait, en particulier, une petite chambre pour moi seul !

À l'occasion d'une permission, j'allai voir ma grand-mère (et aussi pour voir ma jolie cousine, maintenant mariée) mais la grand-mère était seule. Je lui fis part de mon regret de ne pas voir ma cousine, car j'aurais voulu lui emprunter quelques livres. “Qu'à cela ne tienne, me répondit la brave dame, tu n'as qu'à monter dans leur chambre et te servir.”

C'était bien là ce que je voulais, car j'avais une idée en tête ! Je montai vite au premier étage, et, après avoir étalé divers volumes, en cas de surprise, j'ouvris la porte de l'armoire à glace avec d'infinies précautions. Par bonheur, elle ne grinçait pas ! Je repérai bien vite l'angle qui m'intéressait et je restai en extase devant la confortable pile de soieries multicolores qui s'offrait à mes yeux ! De-ci, de-là, j'apercevais les mille plis d'une petite ceinture à élastique ou la boutonnière d'une culotte rose ou encore l'épaulette d'une combinaison qui pendait nonchalamment. C'était vraiment tenter le diable. D'ailleurs je ne me posai pas de questions, et avec d'infinies précautions j'attirai une adorable culotte en satin naturel rose, ornée aux jambes d'une exquise dentelle ocre ! Je n'en avais jamais vu de si jolie. Je la fourrai vite dans ma poche et je redescendis après avoir pris deux ou trois bouquins au hasard ! Cette délicieuse culotte me servit de “maîtresse” pendant tout mon régiment ! J'ai pu me satisfaire avec tant et plus, ayant toute facilité pour la nettoyer quand je le jugeais utile. À l'occasion de quelques permissions j'avais revu la jolie cousine. Je n'ai jamais entendu parler de rien. Je crois d'ailleurs qu'elle était incapable de se souvenir de ce qu'elle possédait tant en lingerie qu'en autres vêtements, tellement elle était pourvue !

À l'occasion de mettre la culotte rose, mes instincts pervers reprenaient le dessus. J'essayais souvent de me tripoter l'anus pendant que de l'autre côté je m'assouvissais. J'ai dit que j'étais affecté comme garde-hangar d'avions. Pour le départ des moteurs, les mécaniciens disposaient de petites bouteilles d'air comprimé de la grosseur d'un litre environ. Un soir que j'étais revêtu de la soyeuse culotte, j'allai chercher une de ces bouteilles, et me mettant au lit sur le dos, jambes repliées, je m'appliquai sur le fondement, au travers de la culotte, l'orifice de la bouteille, et j'ouvris doucement le robinet. J'avais pourtant lu sur les journaux que dans une usine, une “plaisanterie” analogue avait mal tourné, c'était plus fort que moi, le souvenir de la jeune fille “gonflée” à la pompe à vélo me travaillait toujours !

Dès que je sentis l'air me pénétrer, je fermai le robinet, mais en même temps, spontanément, “tout” s'échappait dans ma culotte. À ce moment-là je n'avais plus qu'une hâte, me débarrasser au plus tôt du chiffon soyeux et remettre mon pantalon d'homme. Il en est de même aujourd'hui, quand, après m'être totalement habillé en femme je me laisse aller, comme je dis, à un “extra” ! Une fois assouvi je n'ai qu'une

hâte, c'est d'enlever jupe, corsage, bas, slip soyeux et combinaison rose, et me rhabiller en homme !

J'avais comme ami de régiment un garçon qui était un peu le boute-en-train du groupe, mais dont les conversations faisaient se demander s'il n'avait pas des mœurs spéciales. Un jour qu'il se trouvait seul dans ma petite chambre avec moi, en manière de plaisanterie, je lui montrai la culotte rose qui était précisément bien nette et bien repassée (car j'avais un fer électrique !). À sa vue, ses yeux se dilatèrent, et ses lèvres remuaient comme s'il entrevoyait une gourmandise ! “Mets-la, me disait-il, mets-la vite, on va rire.” De le voir ainsi excité, il me fit peur et je lui refusai net en lui prétextant que c'était ridicule. Navré, il n'insista pas, mais j'ai regretté par la suite de ne pas lui avoir donné satisfaction afin de voir où il en serait venu ! La plupart du temps je portais sur moi, sous mes vêtements, la jolie culotte, et c'était une jouissance cérébrale que de me dire de temps à autre : “Tu es fourré dans une culotte de femme ! et qui plus est, a été mise avant toi par une jeune et jolie femme… Elle a marché avec cette culotte, elle s'est assise dedans, elle a sué dedans…” et cela me mettait vite en érection ! J'aimais beaucoup aussi aller m'isoler pour un besoin naturel et, déboutonnant mon pantalon, apercevoir le luxueux satin rose ! La fin de mon régiment arrivant, je me débarrassai du petit vêtement en l'imbibant d'essence et y mettant le feu après l'avoir une dernière fois innommablement souillé.

Avec le plaisir de retrouver ma fiancée, mon désir de culottes s'estompa un peu. Nous sortions ensemble, nous dansions, nagions, etc., et j'étais tout à la joie, neuve, de l'avoir tout contre moi.

Quand arrivèrent les préparatifs du mariage, ma passion s'éveilla de nouveau. Il s'agissait pour elle de se montrer en lingerie et c'est avec un vif plaisir que je l'accompagnais dans les magasins. Une révolution venait de se produire dans les “dessous” féminins, avec l'apparition de l'indémaillable. À toutes les vitrines fleurissaient des étalages multicolores et fort excitants et il n'y avait que l'embarras du choix ! Je voyais avec plaisir ma fiancée empiler dans l'armoire des parures de toutes sortes et je me disais : “Prends patience, tu essaieras tout ça bientôt, et sans risques !” quoique, au fond, je pensais que le mariage allait, sinon me guérir mais du moins reléguer au second plan mes envies malsaines.

Petit à petit je laissai apparaître mon goût pour les lingeries féminines et ma fiancée était ravie que je m'intéresse ainsi à de telles bagatelles, aussi, était-ce moi qui choisissais la plupart du temps ! Je me souviens d'un soir alors qu'étant souffrante j'avais dîné chez elle et je lui tenais compagnie à son chevet, nous faisions l'inventaire des richesses que nous avions achetées. Les froufroutantes combinaisons et les mignonnes petites culottes étaient encore étalées sur le lit au

moment où je prenais congé. Très excité je m'emparai d'un adorable petit pantalon bleu ciel et le mettant dans ma poche je dis à ma fiancée : “Je l'emporte pour l'essayer ! Je te dirai l'effet qu'il fait sur moi.” Elle rit bien fort et je rentrai chez mes parents, la culotte bleue dans ma poche. Je n'ai pas besoin de dire quel plaisir j'éprouvai à la mettre, et c'est avec regret que je la remis le lendemain à sa propriétaire avec force plaisanteries !

Dès le début de notre mariage, je laissai vite apparaître mon goût pour les petites culottes, mais ma femme ne s'en offusqua pas, au contraire, cela l'amusait ! Mieux, prétextant quelquefois de n'avoir pas de caleçon préparé, je lui empruntais une de ses culottes et cela nous amusait tous les deux !

Depuis quelque temps, les histoires du chevalier d'Éon, de l'abbé Choisy et quelques autres anecdotes me revenaient à l'esprit. Il me prenait souvent l'envie de m'habiller en femme, mais je n'étais pratiquement jamais seul à la maison, travaillant tous deux aux mêmes heures et ayant nos repas aux mêmes heures également. D'un autre côté, je ne voulais pas demander cela à ma femme ! J'aurais voulu pour une première fois m'y essayer seul.

Je ne tardai pas à être comblé. Quelques mois après notre mariage, nous avions loué au bord de la mer, et alors que je devais reprendre mon travail, ma femme qui avait plus de congé que moi restait sur place en compagnie de sa mère qui venait me relayer.

Dans le car qui me ramenait à la maison, je songeais avec joie que j'allais bientôt m'y retrouver seul toute une semaine, ayant à ma disposition de froufroutantes lingeries et tout ce qu'il me fallait pour réaliser mon rêve ! Quand j'arrivai chez moi, mon premier soin fut de m'assurer de ce que ma femme avait laissé en fait de vêtements ! Comme “dessous” je n'avais que l'embarras du choix : pour être au bord de la mer elle avait emporté deux ou trois parures parmi les plus simples, laissant à la maison les plus ornementées et les plus “froufroutantes” ! Il en était de même pour les autres vêtements ! Je nageais de bonheur ! Personne ne savait que j'étais arrivé, j'avais donc toute tranquillité, et je ne recommençais à travailler que l'après-midi.

Je me déshabillai rapidement et, nu comme un ver, je fis mon choix : j'écartai la question du soutien-gorge, qui ne me tentait pas du tout ! J'enfilai une petite chemise “Etam”, car en ces temps-là les dessous comportaient trois pièces et je regrette d'ailleurs qu'avec la guerre, la petite chemise ait disparu et ne soit plus revenue.

Je me glissai ensuite dans une petite culotte assortie et je restai ainsi devant l'armoire à glace à contempler les frêles épaulettes sur un corps bronzé et la jolie petite culotte qui commençait à se “déformer” légèrement ! J'enfilai par-dessus la combinaison qui allait avec et je me régalai du spectacle des dentelles sur une poitrine. Je fis ainsi

quelques pas dans la chambre. J'étais dans le ravissement. Je sentais sur mes cuisses le doux contact de l'indémaillable et cela m'excitait beaucoup. Enfin je me mis un corsage et une jupe et je me chaussai de mules à talons hauts. Mes talons débordaient bien un peu, mais tant pis !

J'allais et je venais devant la glace, je m'accroupis à terre et, doucement, je relevai jupe et combinaison pour apercevoir le fond rose de la jolie culotte ! J'étais follement excité ! Enchanté de ce premier résultat, je voulus mettre des bas et m'habiller en dame “prête à sortir” ! Ma femme ayant emporté son petit porte-jarretelles avec elle, je dus mettre une gaine qu'elle mettait seulement l'hiver. Elle me serrait un peu, mais je n'en éprouvai que plus de plaisir. J'ajustai la petite culotte par-dessus, et je coinçai ma verge entre la gaine et mon ventre, de sorte qu'elle n'était plus visible ! Je n'eus aucune peine à dénicher une paire de bas que j'enfilai avec ivresse. Puis je dénichai une paire de chaussures découvertes que je pus mettre en forçant et je jouis intensément de me sentir ainsi totalement en femme, perché sur mes hauts talons ! J'allais et je venais dans la chambre, et je me plaisais surtout à me regarder ainsi dans la glace. Je remontais lentement ma jupe et ma combinaison et je m'excitais énormément à voir le haut des bas sur mes cuisses et la petite culotte qui tranchait sur ma peau. Je m'assis dans un fauteuil en écartant doucement mes jambes pour voir le fond de la petite culotte rose ! Mon cœur battait très fort et je me disais qu'il n'y avait rien de meilleur à cela. J'étais navré à l'idée de quitter d'aussi douces choses ! Le bord de la gaine faisait une barre sur la petite culotte lorsque j'écartais les jambes, et je trouvai cela follement excitant. Néanmoins il me semblait que cela était plus agréable de ne pas mettre de bas, car je sentais en marchant le froufrou du tissu sur mes cuisses ! Mais je me dis que je voulais me mettre en élégante, et que je n'avais qu'à faire comme elles. Je terminai mon habillement en revêtant le manteau de fourrure de ma femme. À ce moment ce fut du délire ! Je n'arrêtai pas de marcher de long en large, puis de m'asseoir afin de me montrer mes dessous. Je relevai aussi le tout afin de voir mes fesses emplissant à plein la petite culotte. J'allai aux W.-C. en m'asseyant comme une femme pour avoir le plaisir de remonter ma culotte et me rajuster ! Tant et si bien qu'au bout d'un certain temps, ce qui devait arriver arriva ! Je n'eus pas le temps de dire ouf que je sentis un liquide chaud dans la culotte et je restai grotesque devant la glace avec tout mon harnachement sur le dos !

Je n'eus qu'une hâte, ce fut de me débarrasser au plus vite de mes oripeaux, tout le côté féerique de l'histoire était rompu !

J'eus naturellement tout le temps voulu pour remettre le tout en état, et d'ailleurs j'utilisai au mieux mes jours de liberté à m'habiller en

femme soir et matin. Étant nouvellement venus dans la maison je ne craignais pas d'être dérangé par les voisins, qui, de plus, étaient presque tous en vacances. Un soir qu'il faisait très chaud, je fus pris de l'envie de sortir à la rue totalement revêtu des vêtements de ma femme ! Je ne mis pas de bas, mais seulement chemisette, culotte, combinaison, robe légère et chaussures à talons hauts ! Pour plus de ressemblance je glissai dans la combinaison deux chaussettes en boule qui, ma foi, imitaient bien les seins. Je m'entourai la tête d'une écharpe en soie, et je sortis à la rue ! J'eus tout de suite une impression très agréable en sentant l'air qui me caressait les cuisses par-dessous ! Bien qu'il faisait noir j'évitai les promeneurs quoique à un moment, par goût du risque, je m'arrangeai à croiser un couple qui venait à ma rencontre et qui ne fit d'ailleurs nullement attention à moi ! À ce moment-là, j'enviai les femmes de pouvoir porter d'aussi affriolantes affaires ! Mon retour à la maison s'effectua sans encombre, et je regrettai bien d'avoir à me débarrasser de mes vêtements chéris !

Durant ces soirées de solitude, j'ai aussi essayé une chemise de nuit à ma femme. J'en éprouvai bien quelque plaisir, mais nullement comparable à celui de mettre des vêtements de jour.

Quand ma femme revint de vacances, j'aurais bien voulu lui dire ce que j'avais fait, mais je n'osais pas ! Je dus me contenter quelque temps encore de mettre ses petites culottes jusqu'au jour où faisant du tri dans ses affaires je la vis mettre aux chiffons une combinaison dont la dentelle du soutien-gorge était déchirée. Je m'en emparai devant elle et fis semblant de la mettre. Elle rit et me dit : “Tu serais bien attrapé, tu ne pourrais pas la mettre !”

Je fis semblant de la prendre au mot, et, disparaissant derrière une penderie, je réapparus revêtu de la combinaison et de la petite culotte qui allait avec elle ! Ma femme me plaisanta en me traitant de petite fille, sur quoi je la bousculai sur le lit pour lui prouver que l'habit ne faisait pas le moine. Car contrairement à ce qu'on pourrait croire, j'avais toujours grand plaisir à la posséder, comme d'ailleurs à me satisfaire avec ses lingeries ! J'avais franchi un pas de plus, et je le montrai le lendemain en lui apportant son café au lit, revêtu avant ma toilette, de la combinaison, de la culotte et d'une de ses robes de chambre.

J'étais déjà bien heureux d'aller et venir dans l'appartement, pendant l'heure qui précédait mon départ au travail, revêtu de si excitants dessous !

Il m'arriva plusieurs fois de partir travailler revêtu de la petite culotte et d'une chemise rose assortie, sous ma chemise d'homme. Ma femme s'en amusait et ne m'en faisait pas d'observations.

Cependant j'aspirais encore à mieux, profitant de ses bons sentiments, et un jour enfin l'occasion s'en présenta. À cette époque

nous travaillions tous les deux, mais alors que ma femme bénéficiait seulement de son samedi après-midi, j'avais pour moi la journée tout entière. Je consacrais la matinée au rangement de la maison, avivage des parquets et préparation du repas, ce en quoi j'excellais, allant choisir au marché tout ce qui me plaisait, de sorte que ma femme était ravie en rentrant de son travail, de trouver une maison nette, le repas à mijoter et le couvert mis. Cela nous permettait de sortir l'après-midi libres et insouciants comme deux amoureux. Ce samedi-là, ma femme, particulièrement de bonne humeur, me dit en partant : “Qui c'est qui fait l'homme, et qui va travailler ?... Et qui c'est qui fait la femme au foyer ?...” À peine fut-elle partie que l'idée me vint de la prendre au mot ! Ah ! tu as parlé de femme au foyer ! Attends, on va rire ! Afin d'être libre plus tôt, mon premier travail fut de sauter au marché pour ne plus avoir à sortir de la maison. Cela ne m'empêcha pas, pour m'y rendre, d'enfiler chemise et culotte roses, combinaison, gaine et bas ! Je mis par-dessus le tout un pantalon, chemise et veste, mais je jouissais cérébralement de savoir qu'en dessous j'étais revêtu de lingeries féminines ! Je revins bien vite avec mes provisions et, abandonnant veste et pantalon, je mis à la place jupe et corsage et un petit tablier de cuisine. De temps en temps j'interrompais mon travail pour aller me regarder dans la glace, et aussi me montrer mes dessous !

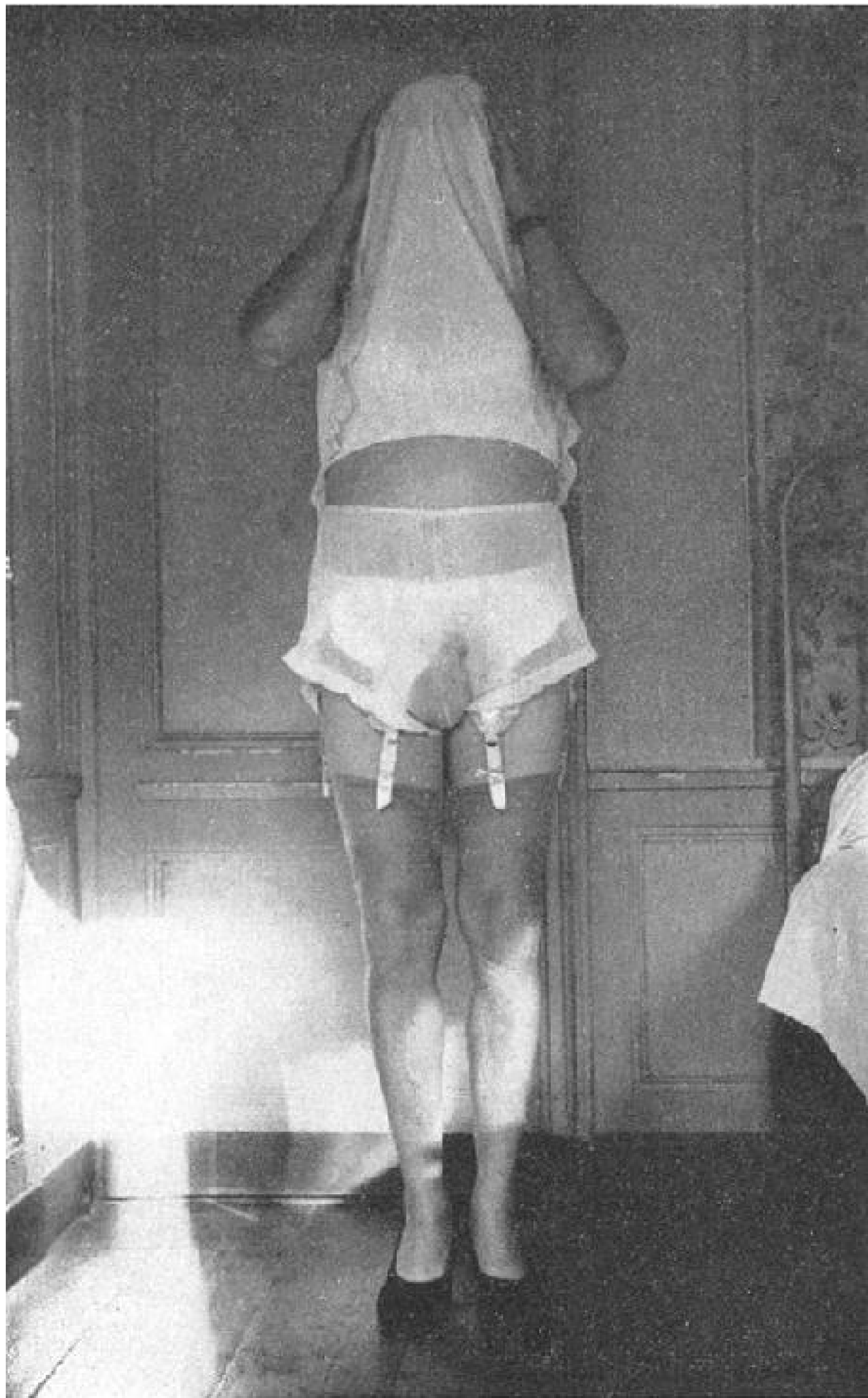
J'utilisais aussi une partie de mon temps à changer de culottes afin de voir les différents effets qu'elles me faisaient, et j'avais aussi grand plaisir à les ôter et à les remettre ! Je m'accroupissais souvent pour voir le fouillis soyeux des dentelles, et le comportement de mon sexe, dans ce paradis froufroutant. Depuis quelque temps j'étais obligé de prendre quelques précautions avec les petites culottes à ma femme, car outre que je les déformais un peu l'excitation dans laquelle j'étais les faisait tacher et ma femme commençait à rouspéter de voir ses culottes s'abîmer !

Quand j'eus accompli tout mon petit travail de maison je m'occupai à me soigner particulièrement : bas bien tendus, soutien-gorge bien rembourré, jupe bien ajustée…

Je mis un petit tablier blanc, et les mules à talons hauts, puis j'attendis ! Quand ma femme arriva, j'étais un peu anxieux de sa réaction, car c'était la première fois qu'elle allait me voir totalement habillé en femme !

Aussi, dès qu'elle entra je me précipitai vers elle en disant : “Ah ah ! tu m'as dit que j'étais la femme au foyer ! Eh bien tu es servie ! C'est toi qui l'as voulu !” Elle rit beaucoup en me voyant ainsi et me dit :

– Puisque tu veux faire la bonne, tu vas la faire tout à fait ! Je m'assois et je ne bouge plus ! Tu vas faire le service !



Cela n'était pas pour me déplaire et j'éprouvai un vif plaisir à aller

et venir de la petite cuisine à la salle à manger en sentant des jupes froufrouter autour de moi ! Au cours du déjeuner mon épouse s'inquiéta de savoir quelle culotte j'avais mise. Elle se rassura en voyant que c'en était une que j'avais dénichée dans le placard aux rebuts et me dit, comble de bonheur : “Tu peux prendre tout ce qui est dans le placard, je ne le mets plus !” Après le déjeuner, je m'amusai à lui montrer l'effet que produisait sur moi le port du vêtement féminin… et elle voulut en profiter ! J'obtins même de sa part la faveur de la posséder en gardant mes lingeries, et elle même gardant sa petite culotte, la pénétrant alors par la jambe. Nous jouîmes d'ailleurs beaucoup de cette petite séance. Quant à moi, j'avais beaucoup plus de plaisir à la posséder par sa jambe de culotte, que de l'avoir nue sous moi.

À partir de ce jour ce fut le paradis pour moi. Ma femme se prêtait volontiers à ma passion, tous les matins je me retrouvais habillé en femme pour préparer le petit déjeuner. Je ne quittais mon costume qu'à regret au dernier moment, et encore je partais souvent travailler avec chemise et culotte en indémaillable rose ou bleu sous mon complet. Tous les samedis matins me trouvaient totalement vêtu en femme, soit avec jupe et corsage, soit avec une robe que la chère enfant m'avait abandonnée. Gagnant bien notre vie tous les deux, elle dépensait beaucoup pour sa toilette. Les bas et les lingeries notamment étaient rapidement remplacés à mon vif plaisir. Il arrivait souvent à ma femme de me tendre une de ses parures en me disant : “Tiens ! Pour t'amuser !”

Cela était merveilleux pour moi de ne pas avoir à me cacher. Elle entrait totalement dans le jeu, me poussant même à des actes que je n'aurais pas osé accomplir de moi-même. Ainsi chaque matin, je descendais les ordures sur le trottoir, et, bien que l'hiver il faisait encore noir, j'enfilais un pantalon pour ne pas descendre à la rue sous mon travestissement. C'est elle qui me dit un matin : “Tu peux bien descendre comme ça avec la robe de chambre personne n'ira voir ce que tu as dessous.”

J'éprouvai une jouissance de plus à sentir l'air frais me caresser la peau au travers de mes dessous. J'allai également ainsi à la cave chercher le charbon. À la maison, lorsque j'étais seul, j'avais préparé à l'avance un pantalon et un pull que j'enfilais rapidement lorsqu'un coup de sonnette venait me déranger. Il n'y avait à la rigueur que mes bas qui auraient pu paraître au bas de mon pantalon.

Ma bizarre passion du “gonflage” me reprenait de temps à autre, et souvent je pourchassais ma femme, une pompe à vélo à la main. Quand j'arrivais à l'attraper, je lui relevais les jupes et, lui appuyant la pompe sur le derrière, je faisais semblant de la gonfler.

Je dus lui expliquer l'origine de cette manie, mais elle ne goûta

jamais particulièrement la plaisanterie.

Par contre, me trouvant seul, je m'amusai plusieurs fois à me souffler dans le fondement, à travers une de mes culottes de femme, ou encore à me faire des lavements à l'aide d'une poire, tout en me caressant de l'autre bord jusqu'à l'orgasme.

Je me plus également à me faire photographier par ma femme revêtu totalement d'effets féminins, y compris chaussures, chapeau et manteau de fourrure. Je la fis me photographier aussi vêtements retroussés, montrant mes dessous. Elle était adorable de consentement et ne me refusait aucun caprice.

Tous ces faits se passaient en 1938. Je travaillais à l'époque dans un grand chantier de constructions navales avec de nombreux collègues. Parmi ceux-ci, il en était un particulièrement vicieux qui dépensait des sommes folles à faire venir des livres et des catalogues érotiques. Il y avait de tout dans ces catalogues et j'eus vite repéré le genre qui m'intéressait ! Je fis donc venir moi aussi des ouvrages traitant de sexologie, de fétichisme et de travestissement. Mais je fus le plus souvent déçu, soit que les ouvrages étaient démodés, soit qu'ils ne tombassent pas exactement dans ce que je ressentais. Ainsi dans tous les chapitres de fétichisme qui me tombaient sous la main, il n'était toujours question que de chaussures vernies ou de tabliers blancs ou encore de corset, mais jamais de “dessous” ni surtout de petites culottes affriolantes. J'aurais bien voulu rencontrer quelqu'un qui partageât mes goûts, mais les essais que je fis dans ce sens restèrent sans résultat. J'en concluais que mon vice n'était donc pas tellement répandu. Un autre point qui me chagrinait, c'est qu'il me semblait m'apercevoir de plus en plus que des jeunes femmes, coquettes en apparence, semblaient négliger totalement leurs dessous. Je voyais cela, en surveillant les linges à sécher aux fenêtres, et aussi dans les arrière-salles de cafés que l'on traverse pour aller aux W.-C. J'en arrivais à me demander si les adorables petites culottes que l'on voyait en vitrines se vendaient réellement, ou si elles n'intéressaient qu'une faible partie de la clientèle féminine. Dès que je voyais une élégante, j'aurais voulu pouvoir soulever ses vêtements, m'assurer de la petite culotte qu'elle portait dessous, et me sauver ensuite, rassuré.

Ma passion des culottes me poussait aux pires imprudences. Ainsi j'avais comme collègue de bureau un camarade qui, allant se doucher chaque samedi, apportait au bureau ses “rechanges” dans une petite valise qu'il laissait au vestiaire. Il eut un jour le tort de nous faire savoir qu'outre ses rechanges, il transportait aussi celles de sa femme qui le rejoignait à l'établissement de bains. Dès que je sus cela, je n'eus qu'une hâte, c'était d'ouvrir la valise et d'en explorer le contenu. Au risque de me faire surprendre, j'allai donc au vestiaire et, le cœur battant, j'ouvris la valise pour en retirer une coquette culotte bleu ciel

que je mis dans ma poche et emportai aux W.-C. Là, retirant pantalon et caleçon, je revêtis la douce culotte en pensant à sa jolie propriétaire que je connaissais d'ailleurs, et j'assouvis mon désir en prenant bien soin de ne pas la tacher, jouissant moralement à l'idée que la petite dame allait enfiler sa culotte en ignorant qu'un homme l'avait mise avant elle. Après plusieurs émotions, je réussis à la remettre à sa place, mais je ne me tins pas satisfait pour autant. Le samedi suivant et quelques autres, je récidivai, afin de connaître tous les dessous de la jolie madame. Je crois qu'à la fin le mari se douta de quelque chose car il nous annonça un jour qu'il n'apporterait plus la valise, craignant que quelque farceur ne lui fît un mauvais tour. Le tout fut dit en me regardant fixement. Je crois que cela fut mieux ainsi, car j'aurais certainement fini par me faire surprendre, et que l'on juge de ma honte, si j'avais été pris en flagrant délit ?

À la fin de 1938 nous eûmes un enfant qui dut être placé en nourrice chez une parente, ma femme continuant à travailler. Je pus donc continuer à me travestir à la maison tout mon content, alimenté à profusion en lingeries par ma femme, qui, à l'époque, en changeait pour un oui ou pour un non. Il arrivait qu'elle apportait une parure à la maison, puis, s'apercevant qu'elle était trop petite ou trop grande, la retournait au magasin.

Entre-temps, je réussissais à essayer la culotte, de sorte que de nombreuses élégantes ont porté de froufroutantes petites culottes qu'un homme avait mises avant elles.

Sur ces entrefaites, la guerre arriva. Étant réformé pour maladie du cœur, je ne partis pas et restai affecté aux établissements qui m'employaient. La “drôle de guerre” ne changea rien à mes habitudes de me travestir journellement avant d'aller au travail et plus longuement le samedi.

Vers la fin de 1938 j'eus la surprise en lisant le journal d'y lire “qu'une cycliste de forte carrure, qui circulait avec une table sur les épaules, avait été appréhendée par la police qui, à sa grande stupéfaction, avait constaté que ‘la cycliste' était un homme totalement revêtu de vêtements féminins”. L'individu, qui avait dérobé la table dans un camp anglais, avait déclaré avoir la passion du costume féminin. J'aurais bien voulu contacter cet homme, mais le fait que c'était un voleur me répugna, et aussi le lieu particulièrement mal famé où il demeurait.

Je montrai l'article à ma femme, qui, haussant les épaules, me dit : “Il devait avoir l'air fin quand on l'a arrêté !” Je fus un peu vexé, me disant qu'elle ne me trouvait certainement pas plus fin.

J'attirai là-dessus l'attention de mes camarades de travail, et fus assez heureux d'entendre l'un d'eux déclarer : “Oui, je sais que ça existe ; j'ai lu un bouquin qui parlait de ça. Ces types-là se regardent

dans une glace en se montrant les dessous qu'ils ont enfilés". Je n'ai, malheureusement, pas pu avoir le livre en question.

Plusieurs fois par la suite, j'ai lu sur les journaux que le voleur de table avait récidivé et s'était fait arrêter à diverses reprises soit totalement habillé en femme, soit portant sous son veston et pantalon d'homme, des lingeries féminines. J'eus également l'occasion de lire qu'un jeune homme avait été arrêté, volant du linge de femme dans les jardins. Il ne voulut jamais avouer l'usage qu'il en faisait et la police resta persuadée qu'il le destinait à une femme.

Vers 1942, les bombardements commencèrent, et un jour que des bombes étaient tombées assez près de chez moi, je réfléchis qu'il n'était peut-être pas prudent de revêtir culotte et combinaison roses alors que je pouvais me trouver blessé dans cet accoutrement. À grand regret, je cessai donc de me travestir totalement et me contentai, faute de mieux, d'enfiler pour un court moment, des petites culottes et me voir ainsi dans la glace. Par compensation, je me laissai quelquefois aller à l'assouvissement complet, et, une fois calmé, je n'avais plus qu'une hâte, c'était de me débarrasser de mes lingeries et me rhabiller en homme.

Il est à noter qu'à cette époque, comme maintenant d'ailleurs, j'éprouvais beaucoup de plaisir à essayer simultanément plusieurs culottes afin d'en ressentir les divers effets produits.

En 1943, à la suite de violents bombardements, notre maison fut rendue inhabitable et nous dûmes aller nous réfugier à la campagne. Entre-temps j'avais changé d'emploi et ma nouvelle activité me faisait voyager une semaine sur deux en moyenne.

Comme mes voyages avaient surtout lieu dans les campagnes, j'emportais avec moi culotte et combinaison et le soir, à l'hôtel, en faisant mes comptes, je m'habillais partiellement en femme, et me contentais ainsi à moitié. Toutefois ma femme commençait à s'insurger de cet état de choses, et j'en étais gêné devant elle. Avec les bombardements, elle mit fin d'ailleurs à mon plaisir en détruisant tout mon "arsenal féminin". Je me retrouvai donc à notre lieu de refuge sans rien pour me travestir, ni une culotte, ni même une paire de bas. De plus, nous avions pris ma belle-mère avec nous, et notre enfant grandissait, la vie en commun m'empêchait toute excentricité. J'en souffrais beaucoup moralement, et j'essayai bien quelques tentatives, par exemple, me fourrer dans la culotte de ma femme à de courts moments où nous nous trouvions tous deux. Ce fut d'ailleurs un échec, celle-ci me demandant d'en finir avec cette "manie"-là, que ça allait bien un moment, mais que ça en devenait ridicule, etc.

De plus elle me dit que ce n'était plus le moment de gaspiller ses lingeries, qui s'étaient raréfiées sur le marché, nos "occupants" semblant avoir eux aussi un goût très vif pour ce genre d'articles.

Je fis donc contre mauvaise fortune, bon cœur, et n'en parlai plus, tout en y pensant toujours. Faute de mieux, je rêvassais dans mon lit à de jolis dessous que je mettais lentement, à des bas de soie extra-fins, bref, à tout ce qui me manquait.

Un matin de printemps, je vis en consultant le calendrier que nous étions à la mi-carême. Tenaillé par mon désir, je dis à ma femme : “Dis donc, c'est aujourd'hui la mi-carême, si on s'amusait à se déguiser, toi avec mes vêtements et moi avec les tiens, cela ferait bien rire ta mère.” Elle grogna un peu, me disant qu'elle n'aimait pas beaucoup cela, mais accepta assez facilement, en me disant : “Comme cela va t'ennuyer !”

On devine avec quel plaisir j'enfilai une petite culotte ornée de bouquets “Pompadour”, gaine, bas et combinaison. J'avais un peu grossi, et je dus forcer un peu, mais j'y arrivai. Ma femme, de son côté, avait enfilé veste et pantalon, mais après la surprise faite à sa mère, elle se pressa de quitter son déguisement, alors que moi, tout heureux de l'aubaine, je restai ainsi toute la journée, ravi de sortir dans le jardin en cette tenue, jouissant de l'air frais qui pénétrait sous mes dessous, et venait me caresser à travers ma petite culotte. Hélas ! le soir il fallut quitter mes vêtements chéris et cette belle journée fut sans lendemain.

Ce petit intermède avait ravivé ma passion et par la suite mes lingeries féminines me manquèrent beaucoup. Mon humeur s'en ressentait et je devenais grognon. J'en voulais aussi à ma femme de n'être pas plus conciliante. Enfin, n'y tenant plus, je résolus de lui emprunter une culotte chaque fois que je partirai en voyage et de la remettre en place à mon retour.

Pendant quelques semaines tout alla bien, mais un dimanche matin, alors que je venais de rentrer de la veille au soir et que je n'avais pas encore remis le petit pantalon en place, je la vis chercher dans l'armoire, soulever ses dessous, chercher à nouveau et finalement me demander si je n'avais pas vu sa culotte, précisément la petite aux bouquets “Pompadour” qu'elle m'avait prêtée et qui m'excitait beaucoup. Obligé d'avouer je lui tendis le petit vêtement qui était encore dans ma valise, en lui disant en riant (jaune) : “Tiens ! ne pleure pas, la voilà ta culotte.” Malheureusement, elle ne rit pas ! Qu'est ce que j'entendis ! Maniaque, grotesque, j'abîmais tout son linge, etc… pour finir par me dire : “Si tu en as tant besoin, tu n'as qu'à t'en acheter, ce sera complet !...”

Je baissai la tête tout penaud, me promettant bien de m'arranger dorénavant autrement. Ah ! me suis-je dit, tu ne veux plus me prêter tes dessous, tant pis pour toi, ma fille, ça te coûtera cher. Je vais m'en acheter, qui seront bien à moi, et plus jolis que les tiens.

Ma décision étant prise, j'eus hâte de repartir en voyage vers une

grande ville où je pourrais satisfaire mon besoin. Un cycle infernal allait commencer pour moi : la tentation de posséder tous les dessous que j'allai voir par la suite aux étalages des magasins, le besoin d'avoir toujours du nouveau à essayer, quitte à détruire ou jeter ce que j'avais acquis peu de temps auparavant.

La première acquisition que je fis fut une culotte et sa combinaison en rayonne, après avoir visité une dizaine de magasins qui me demandaient des points textiles que je n'avais pas, je réussis à trouver une petite boutique qui me vendit presque le double de sa valeur une parure quelconque, de coupe médiocre. La ceinture de la culotte était trop petite, la combinaison trop étroite, je fus déçu de mon acquisition, et après l'avoir portée deux ou trois fois, je la jetai dans des buissons sur la route, après, naturellement, m'être assouvi dans la culotte. Mon besoin de savoir comment étaient culottées les jeunes femmes que je côtoyais me faisait commettre les pires imprudences.

Ainsi il m'est arrivé plusieurs fois en voyageant par le train, de vérifier les petites culottes que portaient mes compagnes de voyage. Voici comment je m'y prenais. Lorsque je me trouvais seul à voyager avec une jeune femme, je profitais de ce qu'elle s'accoudait à la portière, soit pour dire au revoir à sa famille, soit pour toute autre raison. Elle me tournait donc le dos. À ce moment, je me baissais derrière elle, et je plaçais vivement sous la jupe une petite glace de poche. De cette façon, sans la toucher, je voyais les dessous dans leur profondeur la plus intime et sans toucher à l'intéressée. Je ne voyais pas toujours que de jolies choses, mais ma curiosité était satisfaite et je jouissais intérieurement.

Un jour que je voyageais avec un collègue, je fis l'expérience devant lui et cela l'amusa fort.

Lorsque la belle enfant se retourna, et se rassit près de nous, il me demanda si c'était rose ou bleu. Devant la victime étonnée, je lui dis que c'était rose, avec une toute petite dentelle. Nous voyant rire sans raison, et pressentant quelque chose d'anormal, la pauvrette sortit du compartiment.

J'ai connu de la même façon les dessous d'une jeune dactylo de la maison qui m'employait. Elle passait le plus clair de son temps accoudée à la fenêtre, et j'ai pu ainsi savoir toutes les petites culottes qui ont moulé ses formes, depuis les “petits bateaux” jusqu'aux soyeuses parures qu'elle recevait à l'occasion de fêtes. Un jour je lui ai fait croire que j'avais un don de double vue en lui disant : “Jacqueline, je vois au travers de vos vêtements, ainsi je peux vous dire que vous avez une combinaison rose, mais que sous cette combinaison vous avez une petite culotte blanche avec une toute petite dentelle.” Je lui fis le coup deux ou trois fois, surtout quand la culotte ne correspondait pas à la combinaison, et la pauvre petite ne sut jamais qui pouvait

ainsi me renseigner.

Après l'échec de la première parure que j'avais achetée puis jetée, j'eus envie d'une culotte à ceinture boutonnante. Après avoir fait je ne sais combien de magasins, j'en trouvai enfin une que je gardai quelques mois et que je jetai dans un égout par la suite. Entre-temps, la libération était venue et nous étions rentrés à Nantes. Dans mon esprit torturé, les culottes ne me suffisaient plus et je rêvais de posséder tout un arsenal féminin que je mettrais à l'hôtel, enfin seul, au cours de mes voyages. Je possédais chez moi un bureau dont les tiroirs n'atteignaient pas le fond. Je réalisai que je pouvais faire là une cachette pratiquement inviolable en installant des petites étagères entre le fond des tiroirs et le fond du bureau. Cela me permettrait, entre deux voyages, de cacher mes affaires en toute sécurité, ma femme n'ayant pas l'idée d'ôter les tiroirs afin de voir ce qui se cachait derrière.

Je commençai donc à m'acheter une parure en indémaillable étant bien à ma taille, puis un porte-jarretelles et des bas et enfin une jupe de cotonnade. Pendant longtemps je me contentai de ce minimum, jouissant en paix dans mes doux vêtements. Petit à petit j'augmentai mon “trésor” d'un soutien-gorge et d'une robe. J'éprouvais un plaisir pervers à entrer dans un magasin d'articles pour femmes et me faire montrer plusieurs modèles. Quand le port des vêtements féminins m'exaltait trop, je me laissais aller à la masturbation en me caressant avec frénésie au travers de ma culotte. J'arrivais à l'éjaculation avec une jouissance délicieuse, beaucoup plus profonde que ce que je ressentais avec une femme.

En recherchant des revues spéciales, je découvris l'adresse d'un couple avec qui j'entrai en relations épistolaires et qui comprit très bien mon point de vue. Sur ma demande, la femme m'adressa une de ses culottes qu'elle avait portée deux ou trois jours. Je dois dire tout de suite que cela me dégoûta. Contrairement à ce que l'on peut penser, le linge souillé ne m'intéressait pas du tout. Il me fallait du linge propre et net. Je la remerciai néanmoins de son envoi, et, en lui retournant sa culotte, je lui fis cadeau de ma parure Etam dont je commençais à me lasser. J'achetai alors une parure en Valisère bleu ciel qui me remplit d'extase. Je me mis à lire dans le même temps, de plus en plus d'ouvrages spéciaux ayant un “petit courrier” et, inlassablement, je m'étendais sur ma passion du costume féminin. Sur dix femmes ou couples à qui je faisais mes confidences, au moins sept ne partageaient pas mes vues. Parmi celles qui me comprenaient, je n'avais pas de chance car elles habitaient trop loin de Nantes. J'aurais pourtant voulu rencontrer une jeune femme compréhensive avec qui je me serais travesti et aurais “fait la femme”.

Avec les rares femmes qui partageaient mon point de vue,

j'échangeais d'excitantes confidences, où je parlais de petites culottes froufroutantes que j'abaissais lentement étant moi-même habillé en femme, et d'une langue gourmande qui allait se perdre dans un délicieux nid d'amour.

Un jour, dans un hôtel d'Angers, on me confia une chambre habitée normalement par une jeune femme, mais présentement en vacances. L'hôtelière me dit en me montrant l'armoire : “Vous trouverez bien une place parmi ses petites affaires, arrangez-vous pour le mieux.” Puis elle m'invita à descendre pour le dîner. Vous pouvez être sûr que le dîner fut vite avalé et que je me retrouvai rapidement dans la chambre et m'enfermai à double tour.

Avec la joie que vous pensez, je découvris dans l'armoire de ravissants dessous, des bas de soie, la plus fine des jupes… tout, enfin ce que je pouvais souhaiter. Nu comme un ver, j'enfilai avec ivresse culotte et combinaison transparentes. Dans ma hâte, je fis craquer une épaulette. Je ne me sentais plus. J'étais au paroxysme de l'excitation. Je massacrai une paire de bas en les mettant trop vite. Je m'assis dans un fauteuil, face à l'armoire à glace, en me disant : “Tu es dans la culotte d'une jolie Parisienne, son petit derrière s'est trémoussé dedans. Elle a ‘mouillé' dans sa petite culotte, elle a pété dedans aussi…” tant et si bien que sans crier gare, je déchargeai totalement dans la jolie culotte. La rage me prenant, je m'essuyai avec les bas et avec la combinaison, prenant un plaisir pervers à les souiller. Puis, avec mon doigt, je m'enfonçai le plus possible la culotte rose dans l'anus et je me forçai à éjaculer à nouveau, souillant encore plus le pauvre petit pantalon. Le lendemain je roulai le tout en boule, et, assuré de l'impunité, n'étant pas connu dans l'établissement, je rangeai les pauvres nippes dans le placard, jouissant perversement à l'idée de la tête que ferait la jolie Parisienne en retrouvant sa culotte souillée par-devant et par-derrière, ses bas déchirés et tachés de sperme, sa combinaison maculée et déchirée elle aussi.

Une autre fois je me trouvais dans un hôtel au bord de la mer, et je pouvais quitter la chambre directement sans passer par le restaurant. Je portais à l'époque des bottes dites “saumuroises” qui montaient assez haut de sorte que ma gabardine arrivait plus bas que le haut des bottes. J'eus alors l'idée de m'habiller totalement en femme par-dessous ma gabardine, et de sortir ainsi, sans risque d'être remarqué. Je jouis donc une fois de plus du contact de l'air froid passant sous ma jupe et, heureux de cette délicieuse sortie, je rentrai à l'hôtel et grimpai l'escalier, quand j'entendis des rires étouffés. C'étaient deux employées qui montaient derrière moi et, avec la pente de l'escalier découvraient que sous ma gabardine se cachaient une jupe et des bas de femme.

Mourant de honte, je quittai l'hôtel le lendemain, non sans

remarquer les rires retenus de tout le personnel. J'ai pourtant récidivé depuis à sortir ainsi au noir. Je me suis même permis de faire la queue à un cinéma et d'assister au film, n'ayant du costume masculin que mes bottes et ma gabardine cachant tout juste jupe, dessous bleu ciel et bas de soie.

De temps en temps je faisais auprès de ma femme de timides essais de travestissement, mais je me faisais remettre vertement en place. Je sentis même qu'en insistant, j'allais la lasser et la détacher de moi. De cela, j'étais bien malheureux.

Un matin cependant, n'ayant pas voyagé depuis longtemps et privé de m'habiller en femme, je me retournais dans le lit tout plein de rêves érotiques, et, tout en sueur, je dis à ma femme : “Je voudrais te dire quelque chose, mais j'en suis malade.” Elle fut gentille et me tendit la perche, alors je lui dis :

– Je te cache quelque chose qui me désole, mais je n'ose pas te le dire.

– Quoi donc, mon chéri ! Dis moi ça, ce n'est pas trop grave au moins ?

– … Je m'habille encore en femme de temps en temps ; c'est plus fort que moi, quand tu n'es pas là, et ça me rend malade de t'en parler.

– Tu ne m'apprends rien, je sais bien que tu mets mes affaires, mais ne m'abîme pas mes belles parures.



Ainsi, elle le savait, mais ce qu'elle voulait, c'était ne pas me voir dans cette tenue et ne pas lui parler de ça. J'en fus extrêmement heureux, mais ne poussai pas la confidence jusqu'à lui dire que je m'étais acheté tout un vestiaire de femme. J'aurais eu trop honte.

J'avais considérablement augmenté mon attirail féminin, et j'avais dû acheter une valise pour tout contenir. Entre deux voyages, je laissais cette valise (fermée à clef) dans un café-messageries, et personne ne me questionnait à son sujet. Cela ne m'empêchait pas de mettre les affaires de ma femme à la maison, et, un jour, en forçant, je réussis à mettre une de ses robes. Seulement quand je voulus la retirer, je la déchirai totalement en tirant trop violemment dessus. J'en étais malade d'avouer cela à ma femme, mais enfin, en prenant mon courage à deux mains, je lui dis ce qui s'était passé. Après quelques oh ! oh ! de circonstance, elle ne perdit pas la tête, et se montrant très pratique, elle me dit simplement que je n'avais plus qu'à lui en acheter une autre.

Malgré son accord de principe, je fus de plus en plus gêné pour me travestir à la maison. Je tremblais à l'idée qu'elle me surprenne en grotesque position et j'en arrivais petit à petit à ne plus le faire. Elle ne m'encourageait d'ailleurs pas et quand je parlais “culottes” en plaisantant, elle me rabrouait en me disant : “Pense donc à autre chose… laisse donc mes culottes tranquilles… ça ne te passera donc jamais”, etc.

Un jour, je décidai, par curiosité, de me confier à un spécialiste. Je lui exposai longuement mes tourments, lui montrai mes vêtements de femme. Je lui fis part aussi de l'idée obsédante de gonfler une jolie femme, et comment cela m'était venu. Il ne parut pas surpris outre mesure, et me proposa même d'intercéder auprès de ma femme pour qu'elle me laissât porter au moins des dessous féminins. Je déclinai son offre, navré qu'il n'ait pas mieux à me proposer.

Il s'étonna seulement de ne voir que des lingeries bleues dans ma valise, et s'inquiéta de savoir si seule la couleur bleue m'intéressait. J'en fus pour mes deux mille francs et le quittai pas content du tout.

Je rêvais de plus en plus de rencontrer une jeune femme avec qui je pourrais me travestir, et câliner, tous deux revêtus de douces lingeries.

Je savais maintenant, par tout ce que j'avais pu lire, que mon cas était assez fréquent. Par l'intermédiaire de certains journaux, j'avais réussi à dénicher des correspondances de mêmes goûts que les miens, mais la plupart étaient des homosexuels et cela ne m'intéressait pas.

Je fis alors paraître une annonce à la rubrique “Mariages” d'un hebdomadaire à grand tirage, sans parler de mon vice, bien entendu.

Je reçus une cinquantaine de réponses, auxquelles je répondis à mon tour, en précisant mes goûts. Deux restèrent en chantier, puis une seule, une Parisienne qui déclara trouver ma passion très amusante. J'étais enchanté et je décidai d'aller la rencontrer à Paris.

Quand je fus seul avec elle, elle me déclara qu'elle n'était pas du tout coquette pour ses dessous, qu'elle en portait parce qu'il en fallait et que, quand je serai au lit avec elle je ne penserai plus à toutes ces

“conneries-là” ! La vue de ses culottes en “interlack” me mit complètement à plat et c'est une personne fort vexée que je quittai le lendemain, heureux de me sauver de chez elle.

Je remportai ma précieuse valise qu'elle n'avait même pas voulu regarder. J'étais mécontent de tout : de moi, d'elle, et j'étais vaguement écœuré en pensant à une femme que j'avais failli tromper. Je me représentai sa pauvre petite figure défaite si elle avait appris mon comportement.

Bref, me croyant assez fort pour réagir, je décidai de ne plus céder à mes goûts pervers et, en passant à Laval, j'abandonnai ma valise dans un café avec l'idée bien arrêtée de ne plus la reprendre…

Trois mois après, je revenais la chercher, plus “mordu” que jamais. Entre-temps, par un besoin de me mortifier venant du masochisme, j'avais écrit à la bistrote qu'elle pouvait disposer de la valise et de son contenu en lui exposant mon cas. Croyez-vous que cela m'empêcha de retourner la chercher ? Pas du tout, et malgré les regards railleurs de la matrone, j'emportai mon “trésor”, tout heureux de l'avoir récupéré. Je devais d'ailleurs m'apercevoir par la suite que ma culotte bleu ciel avait disparu de la valise. J'eus donc le plaisir d'en racheter une autre.

Au bout d'un certain temps j'en eus assez de tout mon bazar et j'en fis cadeau (par correspondance) à un phénomène de mon genre que j'avais connu par l'intermédiaire d'un “Club amical”. Le nylon commença à faire son apparition et je résolus de me moderniser.

À chaque voyage que je faisais dans une grande ville je passais une bonne partie de mon temps à visiter les magasins de lingerie pour dames. Je me montais ainsi en dessous plus richement que ma femme ne l'était.

Dès que je voyais un nouveau modèle de culotte, un besoin irrésistible me poussait à l'acheter. Il me fallait toujours du nouveau. Puis après l'avoir portée deux ou trois fois, j'en étais fatigué et j'aspirais à découvrir en vitrine un nouveau modèle que je ne possédais pas encore.

En même temps se développait en moi une sorte de besoin de faire connaître mon vice, non pas en m'exhibant, mais en exhibant mes dessous. Si j'avais osé, j'aurais bien agi comme le sujet dont parle le docteur Fouqué, qui écartait son pardessus pour montrer aux jeunes filles ses lingeries de femme. Je n'en étais pas encore là, mais je m'amusais à montrer aux serveuses de café une culotte que je sortais de ma poche en disant que je l'avais trouvée. Je m'arrangeais aussi pour laisser exprès ma valise ouverte dans ma chambre avec tous mes dessous bien en apparence afin d'intriguer les bonnes qui savaient bien que j'étais seul et sans femme.

Je regrettais toujours de ne pas pouvoir me confier à une jolie femme compréhensive et j'écrivais à tour de bras à toutes les annonces

susceptibles de me donner un espoir.

J'entrai ainsi en relations avec un couple sympathique très sensuel, dont le mari ressentait le même désir que moi pour les lingeries féminines et qui avait la chance d'être approuvé par sa femme. Je fus admis dans leur intimité et j'eus l'honneur d'être agréé par la jeune femme qui voulu bien m'accorder ses faveurs sous le contrôle de son mari. Ce fut encore un échec lamentable. Étant très émotif, le fait de sentir le mari épiant mes caresses avec sa femme me mit complètement à plat.

La jeune femme avait beau me montrer ses dessous les plus coquets et faire de son mieux, le mari eut même beau s'éloigner afin de me mettre plus à l'aise, rien n'y fit, et je dus les quitter fort vexés, et très mécontents de moi.

Je dénichai, par la suite, une Parisienne qui me donna tout de suite son assentiment pour toutes mes manies. Je lui parlai aussi de mon vif désir de la gonfler avec une pompe à vélo ou un soufflet et elle acquiesça, me disant qu'un autre de ses correspondants avait le même goût.

Ne pouvant à nouveau me rendre à Paris, je la fis venir à mes frais dans la région et, cette fois, ce fut une rencontre inoubliable. Elle accepta par avance tous mes caprices, mais en fut royalement récompensée. Totalement habillé en femme devant elle, je la caressai longuement avant d'entrer dans le grand jeu. Elle me tendit gentiment ses jolies fesses pour que je lui introduise le tuyau de ma pompe à vélo, me disant : “Gonfle-moi, mon chéri, jouis bien, gonfle-moi bien fort !” Puis : “Ah ! tu me gonfles tu sais ; mon ventre est prêt à éclater !… Gonfle encore ! Pompe-moi dans le cul ! Vas-y avec la bouche, souffle ! Souffle bien fort !...”

Abandonnant la pompe, j'appuyai ma bouche sur son petit derrière et je soufflai le plus fort possible.

Quoi vous dire de plus ? Terriblement excité, j'enfouis ma tête dans sa culotte, ma langue la pénétra partout. Elle râlait de plaisir, trouvant le moyen de murmurer : “Ah ! que c'est bon de changer un peu !... Encule-moi, mon chéri…” et, me tendant sa croupe, elle s'offrit à ma verge en folie.

J'eus là la plus grande jouissance de ma vie. J'avais enfin réalisé mon vieux rêve ! Nous nous séparâmes enchantés l'un de l'autre, regrettant seulement que quatre cents kilomètres nous séparent.

Enhardi par mon succès, je connus ensuite une autre charmante jeune femme par le truchement des petites annonces. Malheureusement, c'était encore plus loin de Nantes et la fête fut encore sans lendemain. Par exemple, la pauvre enfant s'inquiéta de ma manie de vouloir la gonfler, craignant que dans ma folie j'en arrive à la blesser.

Du coup j'étais gâté, et ma femme pouvait me refuser ses culottes, cela m'importait peu.

Une troisième expérience me combla totalement et cette fois j'eus un peu de repos cérébral.

Ma collection de “dessous” s'étant énormément augmentée, j'en fis cadeau d'une bonne partie à mes charmantes partenaires, qui, de leur côté, me prêtaient leurs mignonnes petites culottes.

Tout cela ne m'empêchait pas de compléter mon attirail féminin, que j'avais augmenté d'une gaine, d'un corsage, d'un soutien-gorge armature formant faux-seins et de chaussures sur mesure à talons hauts. À plusieurs reprises j'éprouvai le besoin de me photographier ainsi, comme le prouvent les photos ci-jointes. À l'occasion des nombreuses lettres que j'ai envoyées de toutes parts, je suis tombé à plusieurs reprises sur des homosexuels qui voulaient absolument me connaître. Par curiosité, je voudrais bien au moins une fois connaître la sensation que produit une verge dure qui s'introduit en vous.

Jusqu'à présent, cela me fait trop honte et je n'ai pas osé. Peut être qu'un jour, étant un peu “parti”, en présence d'un amateur raffiné de haute société, je me laisserai aller à m'habiller en femme et à baisser ma petite culotte. Mais, je le jure, cela sera seulement “pour savoir”. J'ai honte de l'avouer, mais j'en arrive presque à souhaiter l'expérience. Je vous en supplie, ne me jugez pas trop durement. En attendant, je m'essaie de temps en temps à me gonfler en m'introduisant un caoutchouc par la jambe d'une culotte rose, relié à une pompe. Mais quand je sens l'air me pénétrer dans les intestins, j'ai peur et j'arrête bien vite. Je ne parle plus “culottes” à ma femme. Elle croit peut être que cela m'a passé. J'ai toujours beaucoup de plaisir à la posséder. Autrefois je m'amusais de temps en temps à la posséder en lui faisant garder sa culotte, mais devant ses protestations, j'ai cessé de lui demander.

Dans nos “préparatifs”, je lui dis seulement de faire son gros ventre, que je vois gonfler. Docile, elle enfle son petit ventre et nous arrivons vite au bonheur. Dernièrement, fatigué de mes dessous, je me suis fait faire, chez une lingère, une parure en satin naturel tout ce qu'il y a de plus luxueux. J'ai dû expliquer que c'était pour jouer en travesti dans une pièce de théâtre.

Maintenant que je sais que je possède les dessous les plus excitants qu'une femme puisse rêver, j'ai un peu de repos et je n'en désire plus d'autres.

Est-ce enfin la tranquillité d'esprit ? Je me le demande. Je continue donc régulièrement à m'habiller en femme à l'hôtel. Combien de temps cela durera-t-il ?

Au cours de mes rêves les plus fous, je me dis que si ma femme devait mourir avant moi dans bien des années, je souhaiterais me

retirer sur la Côte d'Azur, et vivre en femme totalement ignoré de tous. Ah ! que j'envie le peintre Poulain d'avoir eu le courage de subir une opération qui l'a fait changer de sexe. Et pourtant, je suis bien homme par d'autres côtés : j'adore les femmes, je ne suis pas attiré par les hommes. Qu'on ne se méprenne pas sur ce que j'ai dit plus haut ; c'est seulement une curiosité que j'aimerais satisfaire, et pas avec n'importe qui. Seules les femmes m'attirent et m'exaltent. J'aime caresser deux jolis nichons, ou couvrir deux fesses potelées de baisers passionnés, ou bien poser mes lèvres sur un adorable petit ventre lisse. Cela n'empêche pas qu'il y a en moi une femme qui sommeille.

En somme, tout en restant homme, je voudrais aussi être femme parmi les autres femmes.

Comment expliquer cela ? Qui me comprendra ? Ah ! si je pouvais être homme pendant six mois et femme les autres mois ! Revêtue de soie et de fourrures ! Et redevenir homme ensuite !

Qui m'expliquera aussi, alors que je suis extrêmement doux et que je ne ferais pas de mal à une mouche, que je me complais dans les récits sadiques, mais uniquement ceux qui traitent de souffrances infligées aux femmes : yeux crevés, seins coupés ou arrachés, empalements, ventres gonflés jusqu'à l'éclatement, supplice de l'eau au Moyen Âge, fers rougis que l'on enfonce dans l'anus…

Je crois que j'arrive à la fin de mon histoire. Depuis longtemps je voulais faire cette confession. C'est chose faite maintenant.

J'ai dit tout ce que je ressentais, tout ce que je souhaitais. J'ai, comme on dit, vidé mon sac.

J'ai dit que je croyais avoir trouvé la paix maintenant que je possède les plus luxueux dessous. Est-ce bien sûr ? Tantôt j'ai vu en vitrine une adorable culotte de nylon ornée de délicieux volants froufroutants. Je suis presque sûr que je vais l'acheter demain !...

Terminé à Vanves
Le 14 mars 1956.

About & Around *Les Confessions d'un travesti*

Le présent texte a paru pour la première fois dans la collection “Les Grandes Études françaises de Psychiatrie”, au titre de premier volume de la série, Paris, Le Terrain Vague, 1956. Des Confessions et observations psycho-sexuelles étaient annoncées à paraître dans la même collection.
L'éditeur remercie Philippe Artières.
D. R., pour la photographie de couverture.
© Éditions Allia, Paris, 2014.

Les Confessions d'un travesti
ont paru aux éditions Allia en septembre 2014.

ISBN :
978-2-84485-907-5

ISBN de la présente version électronique :
978-2-84485-908-2

Éditions Allia
16, rue Charlemagne
75 004 Paris
www.editions-allia.com

Table of Contents

Titre
Les Confessions d’un travesti
Crédits